

LA POUDRE - ÉPISODE 1

Rebecca Zlotowski

Lauren Bastide : Bienvenue dans La Poudre, une conversation intime, profonde avec des femmes artistes, activistes, politiques de toutes générations, de toutes opinions. Comment sont-elles devenues femmes ? Comment habitent-elles leur corps de femme ? Que pensent-elles ? Écrivent-elles ? Je suis Lauren Bastide et aujourd'hui, je reçois Rebecca Zlotowski.

Rebecca Zlotowski : Non mais fier.e de soi, c'est quand même difficile de l'être. Ça arrive très peu souvent dans la carrière d'un metteur en scène, je pense hein. Fier.e de soi, ça c'est vraiment le jour où ça arrive, on est... On écrit une carte à ses grands-parents.

LB : Il fallait commencer par quelqu'un, et ce quelqu'un, tout de suite, j'ai voulu que ça soit Rebecca Zlotowski. Pas seulement parce qu'elle est l'une des plus brillantes personnes du cinéma français aujourd'hui, mais aussi parce que c'est une amie. C'est bien une amie pour enregistrer son premier podcast. C'est bienveillant, c'est facile.

RZ : Le féminin m'intéresse. La femelle ne m'intéresse pas.

LB : Et puis, elle a dit oui, tout de suite. Et là, le stress. Je n'ai pas dormi de la nuit, j'ai potassé comme une tarée sa filmographie, je suis arrivée le matin, la boule au ventre, la voix enrouée, parce que, bien sûr, je faisais une bronchite. Et puis, elle est arrivée dans la chambre de l'hôtel Providence avec son sourire de Joconde, sa voix de fumeuse.

RZ : Ça fait hyper MLF tu sais. Et tu penses que...

LB : Ouais.

RZ : Ces nanas qui ne se connaissent pas du tout. Et tu crois que quand...

LB : Et je me suis détendue et nous avons eu la discussion que j'avais toujours rêvé d'avoir avec elle. Une discussion de femme sur le fait d'être femme. La Poudre quoi. Pendant l'interview, on s'est vouvoyées, on aurait peut-être dû se dire « tu », en tout cas, vous

vous apprêtez à écouter le tout premier épisode de La Poudre jamais enregistré.

Avec Rebecca nous avons parlé de deuils impossibles, de premières règles et d'actrices porno.

RZ : Je vous suis les amis.

LB : C'est parti !

LB : Rebecca Zlotowski, je suis très heureuse que vous fassiez partie des premières invitées de La Poudre parce que j'ai une grande admiration pour vous en tant que réalisatrice et ex-scénariste et parce que je vous connais depuis longtemps. Et en réalité, vous m'impressionnez depuis longtemps. Je crois que c'est ce rouge à lèvres rouge que vous portez tout le temps depuis que je vous connais et que vous portez d'ailleurs aujourd'hui.

RZ : Bon j'en change, hein, le rouge à lèvres. Là il est plus orangé, ça dépend.

LB : La première scène de votre premier long-métrage, *Belle épine*, en 2010, ce sont deux femmes qui se déshabillent, face à une femme. Et votre dernier film, *Planetarium*, qui met en scène deux héroïnes, deux médiums incarnées par Natalie Portman et Lily-Rose Depp, c'est aussi un film qui met en scène des femmes. Est-ce que votre cinéma est féminin ?

RZ : Ça, c'est vraiment, je pense, c'est difficile quand on est une femme qui fait des films de devoir théoriser ça, parce que je pense que c'est vraiment l'affaire des gens qui font de l'esthétique, c'est l'affaire des... Quand je dis de l'esthétique, ce n'est pas des esthéticiennes, bien sûr, c'est des gens qui font de l'esthétique à l'université, des sociologues. Et moi, je veux bien être quelqu'un qui m'y plonge, mais je n'ai pas la compétence moi pour répondre. Donc est-ce que mon cinéma est féminin parce que je filme des femmes ?

LB : En tout cas il passe le test de Bechdel à des moments.

RZ : Ah c'est vrai ?

LB : Ouais, ouais, ouais. Il est très simple, c'est trois questions. Vous connaissez les trois questions.

RZ : Non mais je suis contente qu'il le passe parce que... Peut-être vous voulez les rappeler ?

LB : Les trois questions, c'est « est-ce qu'il y a deux femmes avec un rôle important ? », « est-ce qu'elles se parlent entre elles ? » et « est-ce qu'elles parlent d'autre chose que d'un homme ? ».

RZ : Ah il y a que ça.

LB : Ce sont les trois seules questions et il y a très peu de films qui passent le test.

RZ : Eh bien oui mais je flippais parce que je n'avais pas l'impression – et ça c'est autre chose – je n'avais pas l'impression que... Alors il y a une question de « Qu'est-ce que c'est que le féminin ? Qu'est-ce que c'est que le féministe ? Qu'est-ce que c'est... ». Bon, tout ça c'est... On est vraiment... On va mettre les mains dedans sans espoir de pouvoir démêler quoi que ce soit d'ailleurs. D'ailleurs, peut-être aujourd'hui vu le... Bon. Mais je craignais par exemple que *Grand Central*, le deuxième film que j'ai fait, ait vraiment eu le courroux des féministes et ne passe pas, ne franchisse pas ce test. J'avais peur de ça.

LB : Pourquoi ?

RZ : Bah parce que ce n'est pas parce que je suis une femme, et une femme féministe par ailleurs – mais ça c'est un autre débat – que mon cinéma est un cinéma féministe ou que mon cinéma n'est pas un cinéma pétri de représentations qui sont de l'ordre du cliché, d'une libido très traditionnelle, peut-être même machiste. Je sais, je me suis fait allumer au moment où je filme Léa Seydoux avec un petit short hyper sexy, un body sans soutif avec les tétons qui pointent. Je sais qu'à ce moment-là, deux ou trois femmes me disent « Quelle représentation... ».

LB : C'est un stéréotype.

RZ : Absurde, oui, stéréotypale. Mais je revendique mon droit à une libido stéréotypale quoi je veux dire... Même à l'archétype. Alors, c'est peut être ce qu'on dit quand on est un peu, quand on s'est trompé-e, quand on se trompe ou qu'on fait un truc banal, on peut dire « Oui, c'est de l'archétype. » Alors là, bon, c'est tout de suite des mots, mais non, c'est peut-être l'archétype pour du stéréotype. Mais moi, bon, voilà, j'ai l'impression que j'ai envie de me sentir libre. Je n'ai

pas envie de me sentir contrainte, assignée, commise par...

LB : Par votre genre.

RZ : Oui.

LB : Vous avez grandi où, Rebecca?

RZ : À Paris, dans le 13^e, dans le sud, dans le sud du 13^e.

LB : C'était comment de grandir là bas?

RZ : Je vais parler d'un quartier parce que j'ai l'impression que quand on est enfant on est vraiment dans un périmètre. On a un périmètre de quelques rues. On a peut-être 800 mètres. Notre horizon, c'est 800 mètres, 900 mètres. Et donc, moi, j'étais derrière la place d'Italie, plutôt du côté de la place Rungis. C'est un quartier que j'aimais parce qu'il était mixte. J'étais d'un côté... les écoles primaires et les collèges que je faisais, c'était tout près d'Arcueil, donc il y avait... Et tout près d'une cité qui s'appelait la cité Brillat-Savarin, la cité BS, avec des mecs qui portaient le même survet' Adidas. Ils l'achetaient en plein d'exemplaires au centre commercial Galaxy qui s'appelle maintenant Italie 2. Bon voilà, j'espère que c'est très intéressant pour tout le monde, surtout ceux qui ne sont pas du quartier ! Et puis en même temps, c'était près du 5^e arrondissement. Si bien qu'il y avait dans les collèges ou les écoles primaires dans lesquelles j'étais, il y avait... On pouvait être copain avec des gens qui venaient d'une cité, du 13^e, des fils de profs du 5^e arrondissement qui habitaient des grands appartements, qui fumaient des Craven A sans filtre, qui étaient profs de chinois au Langues O'. Et donc, voilà, c'est un quartier mixte socialement et donc assez libre.

LB : À la frontière de plusieurs mondes.

RZ : Ouais, c'est vrai que je... C'est un quartier de classe moyenne, quoi, dans lequel on pouvait... Et voilà dans lequel on n'était pas... Je ne me suis pas sentie... Comment dire ? C'est quoi le mot ? Enfermée dans une catégorie sociale.

LB : Vous n'apparteniez pas à une classe précise ?

RZ : Non, ça a été très, très long. Ça m'a pris beaucoup de temps de comprendre si on était pauvre, riche, intellectuel, bourgeois, prolétaire. Je ne savais pas. J'ai mis longtemps. Disons que personne... Ce n'était pas comme naître dans le 16e ou naître dans le 15e. C'est vraiment un quartier qui était... Voilà.

LB : Et vous savez aujourd'hui, ce que vous étiez ?

RZ : Ah oui, oui, oui. Maintenant, j'ai un petit peu, j'ai quelques éléments de réponse, oui. C'était une famille... Je suis née dans une... Je suis née de deux parents immigrés qui se sont installés en France quand ils avaient... Pour mon père très tôt, il a été naturalisé tôt. Il était polonais, il est né en Pologne et ma mère est née au Maroc. Elle s'est installée en France beaucoup plus tard. Ils avaient dix ans d'écart et c'était des... On va dire une classe moyenne, très éclairée, très cultivée. Beaucoup de livres à la maison.

LB : On vous parlait comment quand vous étiez petite ? Sur quel ton ? Sur quel mode ?

RZ : Ah... Je ne sais pas répondre à cette question. C'est-à-dire si c'était... C'était dur ouais, c'était une éducation... C'est difficile pour moi d'en parler parce que moi, j'ai perdu ma mère très jeune, très jeune, enfant. Je vais essayer d'être parfaitement honnête. On me parlait comme à une conscience qui allait devenir... C'est utiliser des mots comme ça, mais j'ai toujours été élevée avec l'idée – c'est pas un hasard d'ailleurs si je suis devenue orpheline si tôt – c'est que je pense que j'ai été élevée avec l'idée que j'allais pouvoir... il allait falloir me débarrasser de mes parents vite. Voilà. C'est-à-dire que j'ai été élevée comme quelqu'un de très indépendant. Ma soeur aussi, je suis la cadette, j'ai une grande soeur. J'ai une soeur qui a deux ans de plus que moi, qui était très responsable, qui la pauvre à mon avis... Comment on dit ? C'est quoi le mot ? « Payer tous les pots cassés » ?

LB : Oui, l'aîné-e souvent paye les pots cassés.

RZ : Moi, je suis arrivée avec mon immense liberté derrière. Mais voilà, on était... J'avais une éducation je pense de fille d'immigrés de la classe moyenne juive, assez traditionnelle, c'est-à-dire « les études avant tout ». Si les études sont brillantes, on a une espèce de liberté de licence à tout faire à côté. J'avais une grande liberté amicale, sexuelle. Je pouvais faire absolument... De sortie ! On ne regardait pas ma vie. Il y avait

vraiment une idée de grande indépendance, si les études ça fonctionnait. Et à la mort de ma mère après... ça coïncidait aussi avec un moment où on fabrique vraiment ses chances.

LB : Onze ans, c'est la puberté. C'est un moment de rupture très fort dans une vie entre l'enfance et l'adolescence.

RZ : Ouais mais... Je n'avais pas vraiment... Ça n'a pas été un grand événement pour moi. Je sais pas comment dire. Le grand événement c'était la mort de ma mère. Donc dans la vie de mon enfance, on va dire, il y a un avant et un après. Et bon voilà le jour où j'ai eu mes règles c'était bon... On ne va peut-être même pas en parler quoi. Le féminin m'intéresse. La femelle ne m'intéresse pas. Voilà tout ce qui est femelle ou même, comme chez les hommes, tout ce qui est faussement brutal, ou tout ce qui associerait le masculin ou le viril au belliqueux, à la guerre, bref, au phallus, à tout ça, ne m'intéresse pas non plus. J'ai l'impression que c'est beaucoup plus étrange, beaucoup plus complexe qu'on vient d'un... Enfin en tous les cas, aujourd'hui, qu'on est élevé.e.s les uns les autres et les unes les autres – c'est peut-être l'objet de votre émission –, avec des assignations, des injonctions qui sont beaucoup plus brouillées. Et c'est vrai que je reviens à votre question « comment on me parlait ? ». On ne me parlait pas comme à une petite fille, voilà. Vraiment, il y avait un père, deux filles, ma grande sœur et moi. Et je pense, et c'est vrai qu'il faudrait rencontrer ma sœur parce qu'elle est encore plus... Comment dire ? Pétroleuse quoi ! (rires)

LB : C'était quel genre de femme votre mère?

RZ : C'était... C'était une femme... C'était une intellectuelle qui était prof d'espagnol et de portugais, qui était... Elle était handicapée. Quel genre de femme ? C'est dur de me poser cette question. Parce que j'ai... Je me souviens de ses dents, mais j'ai peu de souvenirs, en fait. Ce n'est pas des gens non plus qui... Je n'ai pas de roman familial. Ce n'est pas des gens célèbres, ce n'est pas des gens qui ont écrit, ce n'est pas des gens qui... C'était des vies. Elle était née en 37, c'est la dernière d'une fratrie de sept enfants et née en 37. C'est-à-dire que je pense mes grands-parents – mais je n'ai jamais connu mes grand-parents – c'est des gens... On parle du XIXe siècle quoi, vous voyez. Donc on est vraiment... C'était une femme qui était, je pense, son handicap, elle avait un handicap depuis la

naissance mais un handicap très discret, qui n'était quand même pas très agréable à vivre. Et du coup, elle a été élevée, comme... Enfin je pense elle a dû fabriquer une indépendance par le... Ça a été la seule femme de sa fratrie à faire des études mais elle est allée au bout de ça, c'est-à-dire agrégation, ce qui est spectaculaire pour une femme.

LB : Comme vous.

RZ : Agrégée d'espagnol, oui.

LB : Comme vous Rebecca.

RZ : Oui. Pas d'espagnol, pas d'espagnol, mais...

LB : De français vous.

RZ : Ouais de lettres, ouais. Oui c'est sans doute pas un hasard. Je pense qu'il y a des... On suit des... On essaye de plaire à ses parents et après on vit notre vie. Donc voilà c'était une femme absolument forte, très, très fantasque, très lunaire. Elle s'appelait Arlette, vous voyez. J'ai vraiment l'impression que... Mon père l'appelait Sainte Arlette. Il y avait des gens, je pense qui ne l'aimaient pas parce qu'elle était très... Je l'ai toujours vu donner de l'argent... Comment dire? Elle était quasiment chrétienne – pourtant elle était plus religieuse que mon père et on est vraiment juifs de culture juive – mais il y avait quelque chose de chrétien associé à sa figure. Voilà, dans le très bon sens du terme bien sûr. Donc voilà, c'était une femme douce. Je ne sais pas comment dire, peut-être que j'en fais une légende ?

LB : Peut-être, le fait qu'elle soit partie si tôt dans votre vie, vous l'avez aussi reconstruite par la suite ?

RZ : Peut-être.

LB : Pour en revenir à l'adolescence, vous vous rappelez de la vôtre ?

RZ : Ah bah très, très bien !

LB : C'était comment ?

RZ : Ah épouvantable, épouvantable.

LB : Ah oui ?

RZ : Je déteste... de toute façon j'ai détesté... J'ai commencé à aimer la vie à partir de vingt ans. Enfin « aimer la vie », c'est pas vrai. J'ai toujours été hyper joyeuse et optimiste mais j'étais une enfant complexée, une adolescente complexée. Et pourtant, les gens qui sont mes amis – puisque c'est les mêmes depuis très longtemps, depuis le lycée – contestent cette vision que j'ai de mon adolescence. C'est ça qui est génial quand on a des amis de longue date.

LB : Vous aviez l'air d'être sûre de vous ?

RZ : Non, mais ils me voyaient populaire. Moi, j'ai... Comment dire ? Le souvenir d'une fille super... enfin fille perdue quoi ! D'une fille, une petite fille un peu grosse, comme ça, qui galérait. La vie était dure. C'est-à-dire que tous les étés, j'avais l'impression que c'était chaque année, il fallait être vraiment... J'avais... Puis je ne sais pas, c'était une période de terreur quand même. On est né-e avec, attendez : moi je suis née en 1987, c'est-à-dire on est né-e avec l'époque, on savait que, bah le sida. La première fois qu'on fait l'amour, on met des préservatifs alors qu'on est vierge les un-e-s les autres.

LB : C'était dur.

RZ : C'est-à-dire qu'on est... on vit dans la terreur que la première fois qu'on va baiser, on va tomber malade, que l'amour va nous amener la mort immédiatement. Et puis on devient hypocondriaque avec ça, on a l'impression... voilà. Le chômage ! C'est-à-dire tout, tout serait dur, voilà. J'ai commencé à me détendre, quand... sans doute quand j'ai commencé, quand j'ai eu l'agrég'.

LB : Justement, j'ai vu cette phrase, « Pour moi, le cinéma est comme un billet d'avion qui me permet d'enfoncer des portes vers des mondes interdits. » Qu'est ce qui vous était interdit ?

RZ : La construction de cette phrase est complètement folle ! C'est moi qui l'ai dite ?

LB : Elle est dingue, elle est dingue. Elle est de vous, *Paris Match* 2010.

RZ : Ah ouais mais donc j'étais ivre, j'étais ivre.

LB : Vous parlez quand même souvent de transgresser un interdit. C'est quelque chose qui dans votre

discours revient régulièrement, comme si vous aviez brisé des chaînes.

RZ : Ah oui mais peut-être que je me la joue beaucoup hein ? Parce qu'en vrai, j'ai très, très peu d'interdits. C'est juste que j'ai été élevée avec tellement... J'étais tellement sage, voilà. C'est-à-dire si je parle de transgressions, d'interdits, c'est de transgressions toutes minimales par rapport à des gens. Je suis pas du tout punk. Je vois bien le ridicule que ça peut avoir par rapport à des gens qui eux ont... Je ne sais pas. Moi, ce n'est pas le cas. En revanche, j'ai tellement été... voilà, vous me parlez de l'adolescence. Je n'ai pas fait de crise d'adolescence. Je suis orpheline à onze ans, donc je n'ai pas du tout, du tout envie de faire chier mon père. Je vois un homme qui est veuf, qui galère. Il n'avait pas du tout le même... C'était ma mère qui avait un salaire et mon père était plus aléatoire. Il était journaliste. Il est devenu traducteur parce qu'il s'est rendu compte que c'était les langues qui étaient son savoir. J'étais avec des parents qui étaient très, très, très... pour qui les langues étrangères c'était vraiment le socle commun. Voilà, c'était compliqué. Il ne fallait pas... Il ne fallait pas faire de vagues, il ne fallait pas... Donc voilà, je n'ai pas du tout envie de faire de crise d'adolescence. Je suis terrorisée à l'idée de me clochardiser si je n'ai pas euh... Vous voyez ? Non mais, on en est là !

LB : Ça devait être difficile pour un homme de se retrouver seul avec deux adolescentes.

RZ : Oui je pense, ouais.

LB : Il avait quel rapport à votre, à votre... Au fait que vous deveniez femme, au fait que vous commenciez à fréquenter des garçons ?

RZ : Bah très simple, très, très simple. Le fait que ce soit un homme et que nous soyons deux femmes ?

LB : Oui.

RZ : Ça, je ne sais pas. Il faudrait vraiment les interroger, enfin il faudrait l'interroger lui. Et ça serait intéressant d'ailleurs, je pense, d'interroger...

LB : Est-ce qu'il aurait eu des attentes similaires d'un petit garçon ?

RZ : Ah il avait des attentes, les mêmes, les mêmes. Et je l'ai vu après parce que mon père s'est remarié et j'ai un petit frère qui a maintenant vingt ans, enfin dix-huit ans. Et donc on a six ans d'écart. Non je... (rires)

LB : Laissons flotter le mystère.

RZ : Nous avons donc dix-huit ans d'écart et il l'élève absolument... et peut-être même avec plus de douceur que nous, c'est étrange. C'est-à-dire qu'on a été, non ! C'est plutôt la question pour moi, je pense, que dans les familles – en tous les cas dans la mienne ça a été comme ça –, c'était, on été élevées, je pense parfaitement sans... enfin, de manière équivalente à si on avait été des garçons. Au moment de la puberté, il n'y a pas eu de gêne. Bon plus, il se trouve – mais je ne sais pas si je peux raconter cette histoire – mais à un moment j'avais envie d'en faire une scène dans un film. N'ayant pas, n'ayant plus de mère, plus de modèle féminin, ma sœur étant – la pauvre –, une adolescente, elle n'allait pas prendre le rôle d'une mère. Elle avait quatorze ans ou treize ans, elle n'allait pas prendre le rôle d'une mère. Donc, si bien qu'il y avait des choses qui étaient, que je ne pouvais pas demander à quelqu'un d'autre que mon père. Et je vais dire un truc alors, là, on va rentrer, on va se vautrer dans le femellique et tout ça, mais donc quand j'ai mes règles et que moi, je déteste l'idée de mettre des serviettes hygiéniques, tout ça, je veux mettre des tampons mais je ne sais pas comment le faire et ma sœur n'en porte pas. C'est mon père qui m'explique. Donc mon père prend la petite, la petite... Comment ça s'appelle ?

LB : La notice ?

RZ : La notice, hein ! Et alors c'est... Vous savez, en plus, dans les notices, on vous dit de mettre le pied sur la cuvette, ce qui est complètement con.

LB : Oui la position quoi.

RZ : À n'importe... C'est complètement... il faut être folle furieuse pour essayer de mettre un tampon comme ça, bon.

LB : Moi je fais toujours comme ça...

RZ : (rires) C'est une position un peu cow-boy quoi ! C'est-à-dire bon, c'est un peu... Et puis je pense pour

un homme, regardez cette notice, je pense, c'est une terreur totale. Et puis c'était : « Donc euh bon alors détends-toi. Tu t'es bien détendue ? Tu respirez ? ». Et donc, c'était ça. Mon père m'a expliqué comment voilà. C'était assez... Et on était à ce degré-là de... Et alors c'était, j'espère que c'est clair pour l'auditeur.ice, de non incestuel. C'est pas justement un truc étrange. Et c'était fait avec beaucoup, beaucoup de simplicité, comme il aurait expliqué à son fils comment mettre un préservatif, je n'en sais rien. Donc voilà. Et j'ai été élevée très très vite avec l'idée qu'on n'allait pas nous faire de cadeau quoi. Hommes, femmes, et peut-être même parce qu'on était des femmes qu'on allait peut-être encore moins nous en faire voilà.

LB : Ça c'était quelque chose qui vous a été transmis ?

RZ : Je pense que le fait que mon père soit tombé amoureux d'une femme qui avait dix ans de plus que lui, qui était une intellectuelle alors que lui n'avait pas le bac, euh ça en dit long sur une certaine idée de...

LB : De la femme ?

RZ : Ouais sur une certaine... sur un partage de la revendication féministe à leur époque oui. Je pense que c'est quelqu'un qui a aimé les femmes intelligentes, qui n'avait pas de désir de continuer, disons, des stéréotypes ou des archétypes de couples de domesticité du XIXe siècle. Il était vraiment pleinement dans son époque. Il a épousé une femme intelligente qu'il estimait plus intelligente que lui, je pense. Et il a élevé ses filles de sorte qu'on soit des femmes aussi intelligentes que celle qu'il aimait. Je crois que ça a vachement marché. Non mais c'est, je pense c'est des chances formidables, je n'ai pas eu à me battre... Comment dire ? Et d'ailleurs, je pense que les femmes ont, dans le deuxième XXe siècle, ont beaucoup moins à prouver que des hommes dans la mesure où les modèles n'existaient pas ou peu. Si bien que quand nous, on fait, quand on devient cinéaste, quand on devient, je ne sais pas, grande sportive, quand on devient aviatrice ou, bon... il n'y a pas de modèle à tuer. Ils sont tous à construire, ils sont tous à fabriquer. Alors qu'un homme qui, à l'âge que j'ai en 2016, qui ferait mon métier, il en a cinquante des figures tutélaires à tuer.

LB : Votre métier, c'est un métier acceptable, honorable pour votre père qui avait des ambitions extrêmement intellectuelles pour vous ?

RZ : J'espère qu'il sait qu'on réfléchit quand même quand on fait des films, mais...

LB : Vous avez quand même attendu d'être agrégée de lettres et d'être prof pour décider de devenir scénariste et de faire la Fémis. Il y a quand même une rupture...

RZ : Ah bah ça a été un gros, gros problème, oui, oui, oui. Il n'a pas du tout compris. Mais comment dire ? À nouveau, il faut se mettre dans la tête de quelqu'un qui est... Comment dire ? D'un autodidacte, naturalisé français, qui veut pour ses enfants une sécurité de l'emploi. Voilà c'est hyper traditionnel. Et donc, il se trouve qu'il n'a pas du tout compris que je... qu'étant agrégée, je démissionne, je démissionne de l'Éducation nationale plutôt que de me mettre en disponibilité. Il ne comprenait pas, voilà. Et effectivement, les carrières artistiques n'étaient pas des carrières encouragées dans ma famille. L'art était... Même si le cinéma n'a jamais été vraiment au cœur de... Mon père et ma mère n'allaient pas au cinéma, ne nous y emmenaient pas. Ce n'est pas le champ de la représentation le plus... Voilà, je l'ai découvert plutôt seule, mais pas seule d'ailleurs, avec une amie de ma mère, Annie Rozenman, qui était ma prof au lycée et qui s'est occupée de moi à sa mort. Il y a vraiment un truc un peu de... J'ai été très, j'ai été mise sous le... C'est intéressant ça ou pas ? C'est pas du tout intéressant...

LB : C'est très intéressant de savoir que...

RZ : J'ai l'impression, pfou !

LB : Non, non c'est intéressant. Bah c'est une figure...

RZ : Ça me fait plaisir de parler d'elle, c'est vrai que c'est des gens très importants.

LB : C'est une figure de femme qui est venue remplir, à un moment donné, un rôle qui n'était plus rempli par votre mère.

RZ : Ouais et puis, non mais même, un rôle de... mais mentor culturel en fait. Si on veut sortir un peu du psychanalytique ou pour entrer vraiment dans ce qu'est une formation artistique ou ce qu'est une formation professionnelle, ce qui fabrique un esprit, l'esprit de quelqu'un qui sera en l'occurrence le mien,

c'est vrai qu'il a été beaucoup plus façonné par des femmes que par des hommes.

LB : D'avoir comme formatrice – c'est quelque chose que j'aurais aimé avoir moi – des femmes universitaires, éclairées, engagées, de gauche, ça met aussi une pression incroyable sur la femme qu'il faut que vous deveniez.

RZ : Oui mais «pression»... Dans quel sens «pression»? Moi je réponds peu aux pressions, aux sollicitations de cet ordre-là. C'est-à-dire je n'ai pas... J'ai 36 ans, je ne suis pas mariée, je n'ai pas d'enfant, je suis... Comment dire? Le schéma de cette sollicitation-là, cette injonction qu'on mettrait sur les épaules des femmes, moi je l'ai peu connue en vérité. Personne ne m'a jamais empêché de travailler sous prétexte que j'étais une femme. Personne ne m'a jamais... C'est très particulier. On peut en parler, mais disons que j'ai vécu ces figures-là, féminines, ou cette possibilité d'étudier, la possibilité de faire, d'aimer qui je voulais, que ce soit une femme, un homme. Sans rire, c'est que j'ai eu très, très peu... C'est pour ça que quand vous me dites «transgresser», je n'ai rien transgressé en vérité puisque je n'ai pas eu d'interdit. J'ai été élevée dans un endroit éclairé et à nouveau peut-être, le fil conducteur, c'était l'intelligence qui m'entourait. Et ça, c'est vrai que Bourdieu dirait que c'est une euh... Comment dire? Une chance inouïe. C'est-à-dire, je pense que c'est un héritage très puissant ouais.

LB : Vous avez parlé de maternité à l'instant et moi j'ai une obsession. C'est une question que je veux poser à toutes les femmes qui vont parler dans La Poudre, c'est celle de l'utérus.

RZ : Quoi?

LB : Je suis complètement convaincue que...

RZ : Pardon?

LB : ... finalement, tant qu'on n'aura pas créé l'utérus artificiel, on ne sera jamais complètement libérées de cette espèce d'injonction aux potentialités qu'on a, nous, en tant que femmes et cette matrice en nous, d'enfanter. Je pense, qu'on ait un enfant ou qu'on n'en ait pas, au fond, ça détermine une grande partie de nos rapports à la société.

RZ : Évidemment!

LB : Et du miroir qu'on nous renvoie. Vous vous entendez comment vous avec votre utérus ?

RZ : Je ne sais pas quel est mon lien avec mon utérus. On en reparlera peut-être un autre jour quand je... Ou je n'en sais rien. Mais ce qui est certain et ce que je partage quand vous parlez de ça, je trouve qu'il y a une injustice ontologique entre le féminin et le masculin qui est que nous, on a peu de temps pour faire les enfants et les hommes en ont énormément. Et c'est vrai et peut-être parce que j'approche de cet âge où étant nullipare, ce qui est quand même un mot horrible...

LB : Nullipare?

RZ : On dit nullipare pour dire les femmes qui n'ont pas d'enfant. Oui, nullipare. Donc étant nullipare et approchant de la quarantaine – j'ai envie de pleurer quoi, j'ai envie de chialer –, mais approchant... donc dans quatre ans, j'aurai quarante ans, qui est un âge où c'est difficile d'avoir des enfants, où c'est plus compliqué dès maintenant, c'est vrai que je ressens comme une injustice politique le fait qu'un homme puisse jusqu'à soixante, soixante-cinq ans, peut-être même soixante-dix, continuer d'avoir des enfants, voilà. Et je suis heureuse que les hommes puissent faire des enfants aussi tard mais je suis malheureuse que les femmes doivent se poser cette question-là, la formuler beaucoup plus tôt, qu'il y ait une date de péremption, qu'il y ait une... Voilà. C'est vrai que je le vis comme une injustice et je pense que la grande affaire... Ça, c'est vraiment, après la lecture de Sontag – je suis fascinée par Suzanne Sontag – et dès les premiers... quand vous lisez ses journaux intimes, ses journaux que son fils publie, elle, elle se pose très très vite la question. Elle sait que le XXI^e siècle, ce sera la question du changement de sexe et la question de la possibilité de repousser l'âge auquel on a des enfants pour des femmes. Moi, c'est des grands, grands, grands combats. Effectivement, je suis fascinée à l'idée qu'on puisse y arriver, je pense que ma génération ne connaîtra pas, mais...

LB : Il y a quand même des options déjà.

RZ : Voilà.

LB : La congélation d'ovocytes.

RZ : Exactement.

LB : C'est un progrès énorme qu'on ne peut pas encore accomplir en France, d'ailleurs.

RZ : Ouais. Qu'on peut accomplir s'il est question de... Si ! On peut l'accomplir si on est donneur d'ovocytes. On peut en garder pour soi si on est donneur d'ovocytes. Je trouve ça assez beau, d'ailleurs.

LB : Ah ouais ? Je ne savais pas ça.

RZ : Ouais la justice française vous permet de donner... de congeler vos ovocytes si vous en donnez. Si vous êtes quelqu'un qui... C'est comme donner ses plaquettes, tout ça, et c'est pas mal. Je trouve ça beau d'ailleurs.

LB : Mais pour que les choses changent, on est d'accord que si le cinéma, ou la société en règle générale, continue d'être fait que par des hommes blancs de cinquante ans issus d'un milieu bourgeois, les choses ne bougeront pas. Et votre métier, le cinéma, c'est un métier qui est quand même largement dominé par les hommes. Quand on prend, ne serait-ce que le Festival de Cannes, une seule Palme d'or donnée à une femme depuis la création du festival, Jane Campion pour *La leçon de piano*. C'est quelque chose qui vous met en rage ça, ou vous vous en accommodez ?

RZ : Alors en rage, non. Je ne m'en accommode pas et je ne m'en mets pas en rage, enfin c'est un peu entre les deux. C'est-à-dire : moi, je viens d'un pays dans lequel il fait bon faire du cinéma, hommes et femmes confondus. D'accord ? Parce que ça fonctionne comme ça aussi. Dans un pays dans lequel faire du cinéma, c'est compliqué et où il faut être, il faut faire... Quand on fait du cinéma indépendant, que ce soit son oncle qui donne les cent mille dollars pour le faire, les *unclemovies*... Aux États-Unis, c'est comme ça, en Australie, c'est comme ça, aux Philippines c'est comme ça. C'est difficile, euh... Si l'industrie est injuste, elle est injuste pour les hommes et pour les femmes confondus. Et pour les femmes un peu plus encore. Bon en France, l'industrie n'est pas injuste. On peut faire des films d'auteur à visée non lucrative qui ne sont pas dans, on va dire, un cinéma de flux, qui n'est pas un cinéma de vedettes, qui n'est pas... On peut faire ce cinéma-là, qu'on soit... Déjà on peut le faire. Il y a un système qui fonctionne, le CNC, de rétribution,

de remontée des avances sur... Comment ça s'appelle, les recettes?

LB : Il y a des avances sur recettes.

RZ : Non y a l'avance sur recettes mais il y a un autre truc qui s'appelle la remontée des recettes. Bref, je ne pourrais pas vous dire parce que je ne suis pas productrice de mes propres films. Mais il y a un système qui fonctionne très bien. Donc il fait bon faire des films, femme ou homme confondus. Par ailleurs, ça s'en ressent en France. Il y a 25 % des femmes qui font des films, je pense quasiment le taux le plus fort dans le monde entier. Enfin, aux États-Unis elles doivent être 4 %. Dans les autres pays, je pense qu'on... N'en parlons pas. Pour l'Amérique du Sud, je dirais le Canada, bon je pense que l'on peut... L'Angleterre, je n'ai pas l'impression. J'ai l'impression qu'en France, on est vraiment... Donc, je me sens, en tant que fille qui fait des films en France, j'ai été très accueillie, disons dans un système qui le valorisait, qui ne rendait pas difficile etc. Ensuite, que les postes de pouvoir soient tenus par des hommes blancs de cinquante ans, oui, c'est le cas et il faut que les mandats changent. Quelle que soit la compétence de ces hommes-là. Je pense que... Mais d'ailleurs ce n'est pas pour forcément pour mettre des femmes blanches de cinquante ans. Ça peut être pour mettre un homme arabe. Ça peut être pour mettre un homme qui vient d'une minorité, d'une communauté immigrée. Ce qui pose problème, c'est comme dans toutes les industries, il ne faut pas qu'il y ait d'inégalités de salaires entre les hommes et les femmes. Il ne faut pas qu'il y ait... Il faut lutter en tous les cas. Ça c'est pareil, j'ai l'impression d'enfoncer des portes... mais elle sont ouvertissimes! Mais malheureusement, elles ne se referment toujours pas donc il faut quand même continuer à les ouvrir. Donc, il faut malgré tout continuer à être persuadé.e.s que ce n'est pas parce qu'on vit en France dans un système qui nous est favorable, nous, les femmes qui faisons des films, qu'on a quand même les mêmes salaires. C'est vrai, je le vis. Donc il faut maintenir ce combat-là systématiquement. Le Festival de Cannes est un festival qui joue avec la production aussi qu'on lui présente. Qu'il y ait une femme qui ait une Palme d'or, mais ça on n'y peut rien. Parce que si vous avez 2000 films d'hommes qui sont présentés et 200 films de femmes qui sont présentés, c'est bien normal que les femmes soient moins représentées, aient moins de chances relativement. On parle de statistiques.

LB : Et en même temps si on ne fait pas gagner de films de femmes on ne peut pas donner envie aux petites filles de devenir réalisatrices, parce qu'elles n'ont que très peu d'exemples sous le nez à... vers lesquelles se projeter. Donc, il faut aussi à un moment donné qu'il y ait quelque chose de volontariste qui soit, qui soit...

RZ : Vous parlez de quotas ? Moi je... Ce qui est certain, c'est que bon, les... On fait un métier, ce n'est pas une science dure hein le cinéma, ce n'est pas une science exacte. On est dans des... Ce sont de pures décisions arbitraires, subjectives, souveraines. C'est exactement la raison pour laquelle ce métier me plaît. Donc je n'ai pas envie moi en fait d'être dans un jury un jour et de me dire je vais devoir récompenser une fille, une fille noire... Mais en même temps, donc les quotas là-dessus, sur des récompenses etc. Après il faudrait regarder vraiment dans le détail à quel moment on a le droit de... Je pense qu'il faut en passer par des quotas à d'autres endroits qui sont les endroits de fabrication, de production. Moi je ne suis pas contre. Je l'étais il y a dix ans. Et aujourd'hui, voyant que le système change peu ou difficilement, peut-être pas en France... En France, on avance bien mais je dirais aux États-Unis. Il y a d'autres pays dans lesquels je comprends que les femmes soient... aient envie de passer un peu, la démultiplier quoi, ça donne envie d'aller un peu plus vite là, et qu'effectivement des systèmes peuvent fonctionner. Des systèmes de... donc voilà oui, oui, je peux changer d'avis là-dessus. En revanche, une fois que les films sont fabriqués, je suis désolée. Bon bah voilà, c'est... Moi j'ai jamais, j'en ai jamais voulu à Thierry Frémaux, à Édouard Waintrop, à cet homme charmant, Charles Tesson de la Semaine de la critique, de sélectionner hommes, femmes... Voilà, ils ont leurs goûts. Que le goût d'un homme de cinquante ans, hétérosexuel – j'imagine –, hétérosexuel blanc, se portent plus vers des films de gens qui ont plus de cinquante ans parce que ça lui correspond plus, parce que ça l'a plus ému, parce que machin, j'en sais rien... C'est bien légitime.

LB : Et vous venez de mettre en scène la très jeune Lily-Rose Depp, seize ans. Est ce qu'on se sent une responsabilité particulière face à une femme si jeune ?

RZ : Oui, oui. Avec Léa Seydoux, beaucoup moins parce qu'elle avait vingt-cinq ans quand même quand elle jouait. On avait que cinq ans d'écart. Si bien que je me disais euh... J'avais une identification très forte à

Léa, enfin « identification » (rires). C'était, j'étais fascinée par elle. J'avais vraiment la prescience du destin qu'elle aurait et je me disais : «Tiens, voilà une actrice qui me bouleverse, qui m'émeut.» Mais elle avait vingt-cinq ans donc je n'avais pas l'impression de lui voler une intimité, de lui voler... Je n'avais pas l'impression de la déflorer, vous voyez ce que je veux dire ? Et les scènes d'intimité, de sexualité, tout ça ce n'était pas du tout gênant. Je savais que, je ne sais pas, enfin j'imaginai qu'elle avait déjà eu sa propre vie etc., les émotions... C'était à la rigueur plus sur les émotions, sur... J'ai senti que c'était la première fois que Léa Seydoux... Comment dire ? Épousait un personnage et comprenait ce que ça allait lui demander d'engagement. Et je me souviens qu'elle en pleurait quoi. Il y avait quelque chose de très émouvant. On a eu le sentiment, elle et moi, je pense, de commencer le cinéma ensemble, même si elle avait fait le film de Christophe Honoré avant, un autre film même... Je ne sais plus, un autre film avant. Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée et ce n'était pas sa première expérience de cinéma. Mais on a eu ce... Peut-être, peut-être la responsabilité elle était là pour ce qui la concerne. Alors en revanche, avec Lily-Rose Depp, j'avais vraiment envie de la... C'était vraiment une toute, toute, toute jeune femme quoi. La première fois que je la rencontre, elle a peut être encore quinze ans, quatorze-quinze ans, vous voyez. Parce qu'on a tourné quelques mois après, entre temps. Je crois qu'elle a fêté ses seize ans sur mon plateau ou juste après, quelque chose comme ça. Ou juste avant, voilà, parce qu'on se disait : «C'est génial pour la DASS, ça fonctionne.» Parce que vous savez, l'âge légal c'est 16 ans, après on peut leur demander de travailler tout le temps, tout ça. Donc c'était beaucoup plus pratique. Non mais sans rire, parce que sinon, ça aurait été... Donc voilà, vous voyez, je rencontre une fille qui est une toute, toute, toute jeune femme, qui en plus – il y a une autre responsabilité – c'est que c'est une jeune femme qui n'est pas vierge du tout. Je ne parle pas de sa sexualité, que j'ignore complètement, mais parce qu'elle est déjà, elle a déjà une... Un héritage puissant. La fille de Johnny Depp et de Vanessa Paradis, donc, elle est très, très, très regardée déjà, avant même d'avoir fait quoi que ce soit de son existence, elle est au centre d'une attention considérable. Donc là, à nouveau, on se dit c'est une grande responsabilité de l'amener dans un monde d'émotions, de difficultés, d'engagements, de rigueur, alors que j'ai envie de lui dire : «Continue à t'amuser.» Vous voyez, j'avais quasiment envie de lui dire, quoi... Il y avait deux

trucs : j'avais envie de lui dire « Continue à t'amuser », puis « Continue à faire des études ». Bon, c'est dead. Mais je pense qu'elle les aurait arrêtées quoi qu'il arrive. Et puis, j'avais cette responsabilité-là. En même temps, je me disais je suis contente parce qu'on est avec Natalie, Natalie Portman qui, comme moi je pense, est la plus *straight edge* au niveau des études. On vient évidemment en même temps aussi du même horizon socioculturel.

LB : Bien qu'elle ait commencé le cinéma extrêmement jeune elle aussi.

RZ : Très jeune, mais ça ne l'a pas empêchée de faire des études et je vois bien, je reconnais bien là, une certaine, voilà... Une certaine culture du savoir et de la nécessité de passer par le savoir qui est liée, je pense, à la communauté juive, à la culture juive dans le monde. C'est-à-dire la nécessité de transmettre à ses enfants ce truc-là pour qu'ils puissent vivre partout. C'est-à-dire cette espèce d'angoisse, en gros, je pense de... D'avoir un métier qui ne soit pas que dans son cerveau. (rires) Mais on est très, je suis très, on est très paranoïaques quand même. J'ai l'impression que j'ai une conversation très paranoïaque, bref ! Et du coup la responsabilité avec Lily-Rose Depp, oui, elle a été grande. Je me souviens d'une scène, notamment, où elle doit, elle doit pleurer, mais je ne lui disais pas « Pleure ». Mais la scène est très violente, donc évidemment que ça allait mettre l'actrice dans un état de larmes et sans spoiler le film, parce que c'est un moment très, très triste et très tragique du personnage. Et je me souviens de ses questions. Elle me disait : « Est-ce-que je dois pleurer là ? » Alors j'étais émue de ces questions-là. J'avais envie de l'embrasser sur les deux joues, de lui dire : « Mais tu sais, si tu sens que tu dois pleurer, tu pleures, mais si tu le fais différemment, ça ne me dérange pas non plus. Ce n'est pas la larme que je veux voir, c'est l'émotion. » Et puis, j'allais la voir en lui disant : « Mais ne pense pas à des choses trop tristes. » Je n'avais pas envie qu'elle aille puiser dans quelque chose, par exemple, voilà, je la protégeais de ça.

LB : C'est quoi une bonne actrice ?

RZ : (silence) C'est... C'est quelqu'un qui fait envie, qui fait envie de s'identifier, qui fait envie, qui fait envie, qui fait envie érotiquement et qui fait – quel que soit son physique par ailleurs hein, que se soit un physique très traditionnellement séduisant ou pas du tout –, qui

fait envie, qui donne envie. D'un point de vue de metteur en scène, qui donne envie de la regarder, et des points de vue des spectateurs qui donne envie de lui ressembler. Moi je me souviens que les, les, les ... Et d'ailleurs, c'est pour ça qu'on a un problème aujourd'hui avec les... Et ça a peut-être un lien même avec Lily-Rose parce que je lui en ai parlé. On a un problème avec les représentations publicitaires des actrices qui sont des choses dont on n'a plus envie au bout d'un moment parce que c'est elles qui s'imposent dans tous les espaces des aéroports, des magazines...

LB : Dans une forme d'image qui est très lissée et qui est complètement...

RZ : Et puis qui n'a plus rien à voir avec le...

LB : Il n'y a plus de sensualité dans le fond.

RZ : ... avec le mystère d'une émotion. Qui a à voir avec le commerce et puis pourquoi pas... Mais ça peut effectivement, ça peut abîmer ça ouais. J'aime... comment dire ? La flèche du désir c'est toujours, je pense, aux spectateur-ice-s et au metteur en scène d'aller vers les actrices. Je veux dire, c'est comme, même, les étoiles, quoi. Il faut que ce soit très, très, très... Moi j'ai une conception extrêmement ringarde de ça, c'est-à-dire je n'ai pas... Ou alors il faut en faire quelque chose. Ou alors on va chercher quelqu'un qui fait de la télévision et on utilise ça à l'intérieur... Je ne sais pas, pourquoi pas ! Mais ce que m'apportait Léa Seydoux et ce que m'a apporté ensuite Natalie Portman, et ce que m'apporte aussi à sa manière Lily-Rose Depp, ce sont des propositions de féminités qui ne sont pas traditionnelles, qui ne sont pas que... Tous les œufs ne sont pas dans le même panier, quoi. Et il y a des actrices qui ne sont que sur un registre et ce registre-là, ça peut me fatiguer, ça peut m'épuiser. Et même si c'est un registre qui n'est pas forcément de chattes en chaleur, hein, mais c'est quand même, – c'est sympathique de dire, de le formuler comme ça –, mais voilà, j'ai besoin d'une actrice qui réinvente. Pour moi, la question du genre, dans tous les cas au cinéma, c'est les acteurs et les actrices qui le réinventent, chez les hommes et les femmes. Je pense que Nicolas Maury, Tahar Rahim... comment il s'appelle ? Vincent Lacoste, sont des acteurs qui réinventent un peu le genre aussi, à leur manière. Ils ne sont plus, c'est plus des Lino Ventura c'est pas Vincent Lindon. Vincent Lindon il réinvente une chose ailleurs, à son endroit, mais c'est vrai que ce n'est pas que aux cinéastes de

bouger ces lignes-là, c'est aux acteurs de le faire. Léa Seydoux, elle fait partie des actrices qui peuvent les bouger. Elle fait *Mission impossible* et ça se ressent même aussi dans le trajet industriel qu'elle fait. Le trajet dans l'industrie, dans l'économie du cinéma, elle peut passer de Yorgos Lanthimos pour un film grec indépendant, complètement taré, avec... Et puis de l'autre côté c'est les Marvel, ou les... Comment ça s'appelle ? Les James Bond, les *Mission impossible*. Voilà c'est des parcours qui me séduisent parce qu'ils ont cette intelligence-là, ouais.

LB : Quand vous parlez de votre métier de cinéaste, vous parlez beaucoup de libido, de votre désir de cinéaste.

RZ : Ouais c'est gênant hein ?

LB : Je ne sais pas. Ça raconte quelque chose dans votre rapport à ce métier et j'y lis moi une forme de prédation que j'ai encore envie de lire comme quelque chose de peut être masculin.

RZ : Pourquoi ce serait masculin la prédation sexuelle ? Pourquoi ? J'ai l'impression que... Je pose la question, moi aussi je vois bien que... Ce qui est certain, c'est qu'il y a une forme de... Alors ça c'est quelque chose qui n'engage que moi, mais ce qui m'intéresserait éventuellement, ça m'intéresse beaucoup la sexualité des metteurs en scène ou des cinéastes, femmes et hommes confondus – enfin pas ensemble, pas avec qui couche qui –, mais c'est plutôt, la sexualité m'intéresse plus que le sexe et le genre. De dire d'un film « Est-ce que le film est féminin, masculin ? Est-ce que le film est fait par une femme ou fait par un homme ? » m'intéresse quasiment moins, même si je peux bon... Que « Est-ce que le film est très sexué ou pas sexué ? » « Quel est le type, quelle est l'intensité sexuelle qu'amène quelqu'un sur un plateau ? » Moi, elle n'est pas énorme, par exemple. Et d'ailleurs, je n'ai pas de... Je n'ai pas d'aventures. Je ne suis jamais tombée amoureuse d'un acteur ou d'une actrice. Je n'ai pas d'aventures sexuelles sur les plateaux. Et voilà. Alors que, je pense, il y a des acteurs qui mélangent, des réalisateurs qui mélangent beaucoup ça.

LB : Tellement de couples qui se forment dans les films.

RZ : Beaucoup de couples. J'avais commencé une thèse à l'université sur la raison pour laquelle... En gros, pour la faire courte, pour ne pas assommer parfaitement l'auditeur-ice... La raison pour laquelle le metteur en scène couchait avec l'actrice. Il y a cent ou cent cinquante cas, mille ou mille cinq cents cas, de metteurs en scène hommes en couple avec l'actrice. Alors après, est-ce qu'ils sont avant, après ? Est-ce-qu'il y a le désir ? Qu'est ce que c'est de vivre avec une actrice et de ne pas lui proposer le rôle principal ? Mais il y a... mais il y a du sens. Il y a un pôle de désir, alors je sais qu'il y a des cinéastes qui sont et qui détestent qu'on tiennent ces discours-là parce qu'ils estiment ces discours tellement entendus. Je sais que Serge Bozon, quand tu lis ses interviews, te dit : « Oh ça va ! John Wayne ne disait pas, enfin Ford, ne disait pas qu'il désirait John Wayne, qu'il avait envie de le baiser. » Bah oui, mais si. Et en fait, je suis désolée pour ceux que ça agacerait parce que c'est des consommateurs culturels tellement... qui ont tellement, tellement entendu, tellement lu de choses que ça les agace qu'on finisse par dire qu'il y a un rapport érotique, qu'il y a une érotique entre le metteur en scène et l'acteur. Dans tous les cas c'est – je suis désolée d'être aussi banale –, c'est vrai, ça existe. Et donc oui, il y a de la prédation. Il y a une espèce de... Moi... vous parliez toute à l'heure du fait que le cinéma me permet d'avoir un billet d'avion gratuit pour aller voir des villes que je ne connais pas, voir des pays que je ne connais pas, ouvrir des mondes que je ne connaissais pas, qui m'étaient interdits en tant que femme, en tant que... J'utilise tout ça dès que je peux entrer dans un truc, bref, que je ne connaissais pas ou qui me serait interdit, j'y vais. Mais c'est aussi un passe-droit spectaculaire pour demander à des gens de se mettre nus. Je vais dire je n'ai jamais connu un métier dans lequel on disait « Bon bah, voilà est-ce-que tu te mets... Ben voilà, tu peux enlever ta culotte... » C'est complètement fou ! J'ai fait un casting là pour un petit film pornographique, qui est à l'intérieur de mon film. Le dernier film que je fais se passe dans les années 30 et il se trouve qu'à un moment, il y a un film pornographique.

LB : Dans *Planetarium*.

RZ : Dans *Planetarium*. Et donc je tourne le film pornographique, je n'avais pas envie d'aller chercher des... Et pour le tourner, je fais un casting et je me retrouve à voir des filles et des garçons qui rentrent

dans le bureau et qui se mettent tous nus. Et je me dis :
« Mais qu'est ce que c'est que ce métier ? ».

LB : Vous pensez quoi à ce moment-là de vous ?

RZ : Moi, j'adore, enfin je trouve ça génial !

LB : Vous êtes fière de vous ? De ce que vous êtes en train de créer ? De faire arriver ?

RZ : Alors non, alors. Fière de soi c'est quand même difficile de l'être. Ça arrive très peu souvent dans la carrière d'un-e metteur-euse en scène, je pense hein. Fière de soi, c'est vraiment, le jour où ça arrive, on est, on appelle, on écrit une carte à ses grands-parents. Mais c'est plutôt le... Je me suis sentie un peu dégueulasse une fois. C'était que j'avais envie venant du cinéma d'auteur, – évidemment, donc ouvrez les guillemets fermez les guillemets –, je sollicitais des actrices pornos et je me disais « C'est formidable parce que moi, je vais leur demander... C'est certain qu'elles vont travailler d'une autre manière ». J'avais une espèce de, je ne sais pas, j'étais heureuse d'aller chercher des actrices du porno pour en même temps les considérer... déjà d'être une femme, ce qui devait être rare à mon avis – les femmes qui réalisent du porno sont plus rares je pense que les hommes, évidemment – pour leur parler d'une autre manière, pour les caster d'une autre manière. J'avais l'impression que j'allais... Bref.

LB : Les sortir du ruisseau.

RZ : Exactement. Non, non ce n'était pas les sortir du ruisseau ! Parce qu'entre temps, évidemment, heureusement, on a quand même lu Virginia Despentès et, je ne sais pas, on vit main dans la main avec des filles qui peuvent désirer, devenir actrice pornographique. Je n'ai jamais eu aucune condescendance ou commisération. Je n'ai jamais eu l'impression que... Même si c'est assez particulier. Par exemple je voyais arriver les filles et je me disais : « Mais attends, elle est vraiment sympa, attends on pourrait aller prendre des cafés », ce qui était déjà en soi une forme de discrimination, une forme de...

LB : Préjugé.

RZ : De préjugé très puissant. De me dire : « Comment ça se fait que cette fille, je puisse prendre des cafés avec elle alors qu'elle fait du porno ? ». Ben oui, ben

oui, évidemment que oui. Pourquoi pas ? Et après, c'était des choses... C'est fascinant de voir des gens qui installent le sexe au cœur de leur pratique professionnelle et qui ont des vies sentimentales, amoureuses, aussi banales que vous et moi, quoi. Et qui peuvent poster sur Instagram leur sexe plein de sperme un matin, disant : « Je me suis réveillée de bonne humeur ce matin » et puis... Donc voilà c'était comme ça. Je voyais l'actrice qui a joué avec moi – elle s'appelle Emy Russo – qui est une actrice formidable, d'ailleurs, et très jolie femme. Évidemment moi, en plus, je cherchais des filles qui avaient le corps pas trop refait, voire pas du tout, les beaux seins, un peu de rondeur, bref, pour rentrer dans la morphologie d'un cinéma plutôt années 30. Et j'ai rencontré cette fille que j'ai trouvée formidable et charmante. Et puis arrivé le moment où j'avais envie de ne pas lui demander, parce que en plus j'avais vu des images d'elle dans des films pornographiques donc je pouvais... Mais il fallait que je sois certaine que les seins n'étaient pas refaits, par exemple, que la pilosité – bon, on rentre dans le détail –, que la pilosité était naturelle, et tout ça. Et alors qu'on a eu dix minutes de conversation, est arrivé le moment où je lui dis : « Bah excusez-moi Emy, est ce que je peux vous demander de vous mettre nue ? ». Et elle m'a dit ce truc qui m'a, enfin voilà, elle me l'a envoyé et elle a eu raison, elle m'a dit : « Ah bah ! En fait, dans le cinéma d'auteur comme dans le cinéma porno, on finit toujours à poil dans un local de prod ! ». Et voilà, j'ai trouvé que c'était effectivement un petit local de prod un peu minable, il faisait un peu frais et je la regardais là et là j'ai eu un peu, un peu honte de moi. J'aurais aimé en fait ne pas avoir à lui demander ça.

LB : Il y a des femmes que vous admirez aujourd'hui ?

RZ : Oui. Mais c'est marrant je me suis retrouvée chez... Je suis allé voir Les Raisins de la colère de Ford à l'Action Christine, un samedi après midi. Bon, voilà, je vois le film, la copie restaurée, sublime, bon, un film... Et puis je vois bien en quoi le film peut être, très, très engagé politiquement à l'époque, en même temps complètement la propagande, la propagande de... Je ne sais pas, c'était Roosevelt ? Et puis le film commence et je vois une femme qui s'installe à côté de moi à la bourre, qui arrive à la bourre comme ça, juste pile au moment où le truc commence et qui enlève son casque de vélo. Femme assez belle, noire, et je regarde comme ça, et je la regarde, je la regarde et je me dis : « Putain, mais c'est Christiane Taubira. » Et donc on a

regardé côte à côte *Les Raisins de la colère*. Déjà, donc tout me plaisait. Elle, elle me plaisait. Le discours à l'Assemblée qui, pour moi, que j'ai regardé *in extenso*, comme on regarderait le discours de Simone Veil en 74, c'était ça ? Ou le discours d'Obama devant les... Devant le truc à Washington, à son dernier dîner. Bon voilà, moi, j'aime bien les gens qui me donnent juste envie d'écouter sur Public Sénat, de regarder pendant plus de 30 minutes Public Sénat. Le fait qu'un samedi après-midi, seule, elle allait regarder *Les Raisins de la colère* de Ford, bref ! Voilà, oui, voilà, je l'admire. J'admire Christiane Taubira, j'aime sa langue. J'aime sa manière de faire passer, de ne pas être comme les autres qui revendiquent leur ignorance, qui revendiquent le déclin. Voilà quelqu'un qui cite les auteurs. Voilà quelqu'un qui aime la poésie. Voilà quelqu'un qui fait de la politique d'une manière qui, moi, me bouleverse. Voilà, oui, elle, elle me... Je l'admire. Puis elles sont nombreuses, ces femmes que j'admire.

LB : Est-ce que vous avez accès à votre chambre à vous ? Je fais évidemment référence à Virginia Woolf.

RZ : Je ne fais pas d'analyse, par exemple. Je ne suis jamais allée voir un psychanalyste. Donc, c'est je pense une... Là je pense à un oukaze familial et je pense d'ailleurs que c'est aussi un peu lié... alors si vous voulez rejoindre ça, au fait qu'on n'ait pas été élevées comme des filles, femmes. J'ai l'impression qu'il y a... On a été élevées avec les mêmes, la même absurdité de verrou sur l'inconscient qu'on a, qui existait sans doute avec les hommes dans les années 50, 60, 70 dans tous les cas, où 40, 50, 60. Dans tous les cas, la génération de mon père. Donc un truc de : « Faire une psychanalyse c'est un truc de tapettes » vous voyez ? Qui n'est pas du tout un mot que mon père me dit, jamais. Quand je parle de cet oukase, une autre façon de le formuler, ce serait dire « Ah, l'orgueil se niche là ». C'est-à-dire : « On n'en a même pas besoin ».

LB : Une forme de faiblesse ?

RZ : Oui. Je pense que je vivrais comme un échec si un jour je faisais une analyse. Alors que c'est totalement con hein ? C'est-à-dire, là on est vraiment à un degré, vraiment, de bêtise quoi. C'est de la bêtise pure. Mais voilà, on est rusé par son inconscient. On est rusé par son... Mais bon, c'est un trajet voilà. Et donc est-ce que ? Et donc la chambre à soi, à cet endroit-là ? Non ! Mais je pense que c'est parce que

vous m'offrez, mon métier me tend des tribunes pour le faire. Vous voyez bien que là, on vient de passer une heure à parler que de ma gueule. Donc c'est un... C'est mon choix, le choix de la vie que je mène, du travail que je fais, c'est de passer sa vie à parler de soi. Formulons, espérons en tous les cas, de sorte que ça puisse intéresser une autre personne que soi ou son analyste. Mais voilà, c'est... Je passe ma vie à le faire. Quand on doit faire un film, on va passer sa vie à médiatiser ce qu'on a dans la tête et quelles sont ses envies. On nage en plein délire. C'est comme quand vous parliez tout à l'heure de la mégalomanie des metteur-euse-s en scène. Je pense qu'il y a tant de metteur-euse-s en scène mégalos. C'est parce qu'effectivement, il y a une certaine idée : un, on va organiser le monde à son désir donc déjà on est des purs malades mentaux. Et de deux, on va passer sa vie à faire : « Ouais, donc de quoi on a envie ? Mais t'es sûr-e que tu en as très envie ? ». Puis à la fin de la journée, tout le monde vous dit : « Mais t'es content-e, mais t'es très content-e ou pas ? » Donc, on nage en plein délire. Je veux dire, c'est quand même le seul, la seule vie dans laquelle on est tellement, tout le monde est comme ça autour de vous pour vous demander si vous êtes content : « Est-ce que vous êtes content-e ? Vous êtes content-e ? Ça vous va ? Vous êtes content-e ? ». J'ai envie de dire à un moment : « Attendez, eh oh, j'ai déjà écrit le film. Maintenant, on le fait ensemble. Est-ce qu'on est content-e-s, nous, de ce qu'on fait ? Est-ce qu'on avance ? Est-ce que ça a du sens ? » Ça, c'est une question que je me pose plus que : « Est-ce que je suis contente ? » Quand vous terminez un film, vos amis vous disent : « Et t'es contente de ce que tu as fait ? » Alors je dis : « Bon alors deux secondes, je ne peux pas répondre à ça. » Donc voilà, la chambre à soi elle n'est pas psychanalytique, elle n'est pas... C'est plutôt une chambre de résonance quoi. C'est une chambre d'échos. Et après, d'un point de vue très, très pragmatique, parce que je crois que c'est les choses comme ça qui m'intéresse, moi aussi, quand je m'intéresse au travail de quelqu'un, j'ai envie de savoir comment il fait concrètement.

LB : Bien sûr.

RZ : Genre, bon, qui paye le loyer ?

LB : Virginia Woolf fait allusion, très concrètement, au fait d'avoir un bureau, un endroit où s'isoler pour pouvoir écrire.

RZ : Eh ben, eh ben, très concrètement, moi je vis dans un appartement où je vis seule. C'est-à-dire j'aime l'idée de vivre seule dans un appartement. Enfin, seule, j'invite des ami·e·s hein ? D'ailleurs, quand je dis « seule », il y a souvent des ami·e·s, j'ai une chambre en plus. En fait ma chambre à moi, c'est une chambre en plus. Voilà, mon luxe, c'est vraiment le luxe pour moi, pour certains, c'est de voyager en... De ne plus voyager en classe économique. Moi, j'ai compris que j'avais changé de niveau de vie – d'ailleurs ça ne m'est jamais arrivé dans les appartements dans lesquels que j'ai vécu avant avec mes parents –, là, j'ai une chambre d'ami·e·s. La chambre à moi, c'est la chambre d'ami·e·s.

LB : Ça évoque quoi pour vous, La Poudre ?

RZ : Alors j'y ai pensé parce que vous m'avez déjà dit, le nom de l'émission, je me suis dit : « Merde qu'est ce que je peux dire ? » Et ça m'évoque la substance, ça m'évoque les substances, les drogues, que je ne prends pas. J'ai, euh, j'aurais adoré prendre plein de drogues. J'ai de l'admiration pour ceux qui en prennent plein, qui continuent de travailler tout en prenant de l'héroïne, de la cocaïne, du MDMA, qui fume plein de joints, tout ça. Et puis, même si j'ai fait quelques expériences de drogue dans ma vie, ça a toujours été très, très, très, très, très minoritaire par rapport à... Parce que ça me fait peur, parce que j'ai peur de perdre le contrôle, parce que j'ai peur de perdre le cerveau, parce que j'ai peur, parce que j'ai peur de ma propre spontanéité, parce que j'ai peur de faire des conneries, parce que j'ai l'impression qu'il a fallu fabriquer une identité, une personnalité où on vous écouterait plus si vous avez plus quelque chose d'intéressant à dire.

LB : Merci à Rebecca Zlotowski d'être venue faire parler la poudre avec moi. Si vous avez aimé l'émission, le mieux c'est de nous le dire avec des étoiles. Cinq, de préférence, sur iTunes. Vous pouvez aussi nous rejoindre sur les réseaux sociaux Twitter et Instagram, où nous partageons toutes les recommandations culturelles de nos invitées. N'oubliez pas de vous inscrire à notre fabuleuse newsletter sur notre site, nouvellesecoutes.fr. et cliquez sur La Poudre. La Poudre est une émission produite par Nouvelles Écoutes. Elle est réalisée par Aurore Meyer-Mahieu avec Zisla Tortello, assistante de production, et Zaki Allal pour le mixage. Retrouvez toutes nos émissions sur nouvellesecoutes.fr.